

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

DU RIT AMBROISIEN.

Une lettre sur la Lombardie, publiée dans l'Univers, contient ces détails intéressans :

« C'est dans la cathédrale et dans les autres églises de Milan que se conserve encore le rit ambrosien. La différence de ce rit avec le rit romain, au sacrifice de la messe, consiste en des suppressions ou transpositions de quelques prières. Ainsi le prêtre ne récite point le psaume *Judica*, ne se tourne point vers l'assemblée chrétienne pour lui souhaiter la présence et la protection du Seigneur, et ne se lave les mains qu'au moment de l'élévation. On a publié dernièrement quelque chose sur ce sujet : doit-on ou non garder le rit ambrosien ? Lorsque Charlemagne, maître de l'empire des Lombards, voulut abolir le rit ambrosien, on lui demanda grâce en faveur de saint Ambroise, et il se rendit aux prières des habitans de Milan. En l'année 1440, le cardinal Branda Castiglione reprit l'idée de Charlemagne, mais il courut risque de la vie en la voulant faire exécuter. Le peuple s'attoupa autour de son palais, et le contraignit à jeter par les fenêtres tous les livres du rit ambrosien, qu'on avait amassés pour les anéantir. Heureux d'en être quitte à ce prix, le cardinal n'osa plus mettre le pied dans la ville. Ainsi une première fois on résista au nom de Saint Ambroise, dont le souvenir était encore vivant dans les cœurs ; une seconde, avec la pensée de la foi qui s'inquiète et de l'orgueil national intéressé à la garde d'un dépôt si fidèlement conservé depuis longtemps.

« Au moment de l'invasion des barbares au moyen âge, le désordre, la confusion, les conversions nouvelles des peuples, l'hérésie qui menaçait l'Eglise, ne donnèrent pas le loisir d'organiser partout uniformément les cérémonies extérieures. Un évêque zélé, un saint Ambroise, fixait ces formes pour les diocèses qu'il gouvernait, et l'on tenait d'autant plus à les conserver, que la mémoire du fondateur était plus vénérée et plus chérie des peuples.

« Le rit ambrosien a lui-même éprouvé de nombreuses réformes depuis l'époque de sa création. Par exemple, on ne baptise plus en plongeant le corps entier dans l'eau, comme cela se pratiquait dans les premiers temps. Les livres de voyages parlent du baptême par immersion sans en expliquer les cérémonies. J'étais donc fort curieux de voir baptiser de cette antique manière. Je fus assez heureux pour entrer un jour dans une église où l'on allait baptiser deux petits enfans. Après les prières d'usage et la récitation du symbole, le prêtre prit l'enfant dans ses bras, et plongea dans l'eau sainte le derrière de la tête à laquelle il fit décrire trois signes de la croix. Voilà comment le fond des choses change, tout en conservant le même nom.

L'église Saint-Ambroise est un des monumens les plus anciens de la ville ; mais elle a subi, à diverses époques, des restaurations de styles différens. Le vaste portique où s'agenouillaient les pénitens existe encore à l'entrée de l'église : on ne peut le parcourir sans penser avec attendrissement aux prières et aux larmes versées en ces lieux, et exaucées par celui qui ne rejette pas les cœurs contrits et humiliés. Bien que cette construction ne remonte point à Théodose, peut-on oublier que, dans cet endroit même, ce prince, si grand de toutes manières, sut obéir au grand saint, gémir et pleurer sur son crime, s'abaisser devant Dieu, et relever la puissance de l'empereur par la docilité et l'humilité du chrétien ? Tel fut le prélude et le modèle de la domination de l'Eglise au moyen âge, puissance légitime et nécessaire qui a procuré le triomphe de l'idée sur la force et de la civilisation sur la barbarie : l'histoire commence à le reconnaître aujourd'hui.

« Sur le chemin qui conduit à Saint-Ambroise, je rencontrai une toute petite chapelle qui consacre un fait bien mémorable et bien grand : — Ce fut ici, dit une inscription, qu'Ambroise baptisa Augustin. Ce fut ici qu'ils chantèrent ensemble le cantique sublime *Te Deum*. — Quels souvenirs, quelles vénérables figures nous apparaissent dans le lointain ! figures antiques, mais toujours présentes, parce que la religion rapproche de nous et rajeunit ceux qu'elle entoure de son auréole éternelle. L'antiquité chrétienne a un double charme et exerce une double influence sur nos esprits. Ses héros ont vécu en ce monde, et nous aimons à nous reporter au temps et aux lieux qu'ils ont parcourus : mais de plus, nous savons qu'ils sont vivans pour l'éternité ; le chrétien qui les admire sait aussi les implorer ; il lit leurs écrits, cherche à imiter leurs actions, et invoque leur puissance actuelle et toujours subsistante.

« Milan possède un immense hôpital bâti par le duc François Sforce et considérablement augmenté depuis ce temps. Mais là, point de sœurs : infirmiers et femmes à gages, multitude énorme de malades, lits trop rappro-

chés et sans rideaux. Avec la meilleure organisation matérielle, vous n'empêchez pas de graves inconvéniens au milieu de ces êtres oisifs et trop voisins les uns des autres. Quand un malade est à l'agonie, on apporte promptement un *paravent* à quatre pans dont on entoure le lit, et tout le dortoir sait alors qu'entre ces quatre murailles factices un de leurs frères va mourir. Des aumôniers disent tous les matins la messe dans ces vastes salles, qui peuvent recevoir quatre à cinq cents malades ; mais les bons soins et les consolations des Sœurs de Charité manquent aux malades, comme leur surveillance continuelle et leur influence chrétienne manquent aux aumôniers.

« Près de la belle église Notre-Dame-des-Grâces, construite sur le dessin du célèbre Bramante, on voit, dans l'ancien réfectoire des Dominicains, les restes de l'admirable cène de Léonard de Vinci. Ce n'est plus qu'une ruine, et c'est nous que l'on en doit accuser. La salle où se trouve ce chef d'œuvre, aujourd'hui méconnaissable, a servi d'écurie aux chevaux de nos soldats. L'humidité s'est emparée des murs, la peinture a reçu de nombreuses atteintes ; en un mot, c'est une œuvre actuellement perdue. Le voyageur français ne doit point aller voir ce désastre en simple curieux, mais il songera un instant à ce que c'est qu'un peuple qui renie sa religion. Il le verra incapable de sentir le beau comme de faire le bien ; un tel peuple ravage, il détruit, il est barbare. Hélas ! il n'est pas besoin de venir en Italie pour faire ces tristes mais utiles réflexions. »

SOUSCRIPTION EN FAVEUR D'UNE MISSION CATHOLIQUE EN ANGLETERRE.

Au Directeur de l'Univers.

Paris, 10 février 1843.

Monsieur,

Serait-ce trop présumer de votre zèle pour la propagation de notre sainte religion, que de vous prier d'ouvrir dans votre journal catholique une *souscription* en faveur d'une des missions les plus délaissées de l'Angleterre ? Je ne le crois pas ; vous avez tant de fois, et avec un si vif intérêt, signalé les progrès du catholicisme en ce pays, que je ne puis douter que vous n'accueilliez avec empressement ma demande et la lettre qui l'accompagne et la motive. Cette lettre m'est adressée personnellement par l'apôtre même de la mission que je vous recommande, tendre ami que j'ai eu le bonheur de visiter en 1839, au sein de la fervente congrégation dont il est l'ange tutélaire, et pour laquelle il prodigue depuis sept ans, avec une charité héroïque toutes ses ressources et sa vie même. Combien j'aimerais à publier ici son nom vénéré, et à signaler à vos lecteurs le théâtre de ses travaux évangéliques ! Mais la publicité a des inconvéniens, qu'il me recommande d'éviter. Je me conformerai donc à l'intention de mon ami en taisant son nom, et en donnant pour garantie, aux catholiques français, du bon emploi qui sera fait de leurs aumônes, les noms respectables mentionnés dans sa lettre, le vôtre, Monsieur, et le mien.

J'ai l'honneur d'être, etc.

L'ABBÉ HOUET.

aumônier de l'institution Laville, ex-professeur de philosophie au collège de Juilly.

Angleterre, 22 décembre 1842.

Vous connaissez déjà, très cher ami, la vaste étendue de pays qui m'est abandonnée. Je n'y compte pas moins de 15 à 20 villes et 130 ou 140 paroisses, formant une population d'environ 250,000 âmes. Dans chacune de ces paroisses nos pères dans la foi avaient élevé une église et souvent une ou plusieurs chapelles. Les églises subsistent toujours, monumens irrécusables de la foi et du zèle des anciens temps. Mais, l'hérésie s'en étant emparée, les catholiques restèrent et sont demeurés durant trois siècles, sans un seul oratoire où ils pussent se réunir pour adorer Dieu, entendre sa parole et participer au bienfait ineffable des sacremens. Si, à de longs intervalles, un prêtre traversait cette partie du comté, il ne pouvait visiter que quelques familles dont la demeure lui était connue, et cela même arrivait si rarement que bientôt le peu de fidèles, restés épars sur le sol, tombèrent dans l'indifférence et le protestantisme, faute d'instruction. Les catholiques anglais et irlandais, que leurs affaires ou des circonstances indépendantes de leur volonté forcèrent depuis à s'établir dans ce désert spirituel, aurent éprouver le même malheur, et combien, hélas ! dans ce moment même, s'y trouvent encore exposés ! J'en ai découvert plusieurs qui n'avaient pas vu de prêtre depuis trente ou quarante ans. Des enfans ont grandi, non seulement sans instruction, mais même sans avoir été baptisés.

Cependant, après l'avoir si longtemps châtié, Dieu a fait luire sur ce triste pays un rayon de sa miséricorde, en rappelant à la foi de leurs ancêtres quelques membres d'une noble famille, dont il a récompensé ainsi l'intégrité et les vertus. Ceux-ci, au prix de grands sacrifices, ont réussi à rétablir le culte public de la vraie religion dans une petite chapelle autrefois protestante; et Dieu a béni leur confiance. Vous avez vu vous-même, cher ami, le pieux évêque de Nantes et M. l'abbé Carron ont vu à leur tour, avec quel zèle nos pauvres frères dispersés profitent de ce bienfait, avec quel empressement les protestants eux-mêmes accourent à nos solennités, avec quel recueillement la parole de Dieu est écoutée : vous savez aussi les conversions qu'elle a produites. A côté de la maison de Dieu, une école s'est formée, où, comme à l'Église, catholiques et protestans affluent. Là aussi affluent les bénédictions du ciel. Déjà quatre jeunes personnes ont passé de cette école dans des maisons religieuses : plusieurs élèves protestans, éclairés par l'instruction qu'ils y avaient reçue, ont été admis à faire profession de la vraie foi ; et, au moment même où je vous écris, j'ai encore auprès de moi une jeune enfant qui sollicite cette faveur. Mais, vous le savez, cher ami, nos bienfaiteurs n'ont que l'usufruit de la propriété qu'ils occupent, et quand ces vies précieuses viendront à s'éteindre, si Dieu ne change à parant d'autres cœurs, notre religion se verra encore obligée de fuir de ce pieux asile. Il est vrai que ces excellentes âmes s'efforcent d'en préparer un autre, mais les ressources ne sont pas égales à la bonne volonté, et le sanctuaire de *Notre-Dame-des-Lumières*, commencé depuis plusieurs années, reste inachevé. Sur cinq personnes qui devaient contribuer à cette bonne œuvre, Dieu en a déjà appelé deux à recevoir leur récompense, et l'âge des trois autres nous fait justement craindre qu'elles ne puissent conduire à terme leur sainte entreprise, si d'autres âmes généreuses ne s'associent à leurs efforts.—Nous vous conjurons donc, cher ami, de solliciter la charité de nos frères de France pour nous aider à finir cette chapelle, et la doublé école de garçons et de filles, que nous voulons y joindre avec une maison de retraite. Cette maison serait nécessaire pour recueillir, pendant quelques semaines, ceux qui viennent de dix ou quinze lieues se faire instruire et se préparer à recevoir les sacrements, soit pour la première fois, soit après avoir passé un quart de siècle ou même un demi-siècle sans avoir vu de chapelle catholique (j'en connais maintenant plus de dix ou douze qui sont dans ce cas).

Mais ce n'est là que le premier objet de nos vœux ; le second, que nous ne recommandons pas moins vivement à la charité de nos frères, serait d'établir de distance en distance d'autres points de réunions sur toute l'étendue de cette vaste mission. Dans plusieurs localités, nous pourrions ainsi former un petit noyau de catholiques, et dans quelques unes le nombre en serait même plus grand qu'il ne l'était ici lorsque nous avons commencé. Partout nous trouverions aussi parmi nos frères égarés des esprits avides d'entendre la vérité et des cœurs disposés à l'embrasser. J'en ai fait l'épreuve dans plusieurs villes. J'y ai loué un appartement et la foule s'y est constamment portée pour m'entendre, attentive et bienveillante. Quelques conversions ont eu lieu beaucoup de préjugés ont disparu, et si mes ressources me permettaient de m'assurer un local convenable dans chaque ville ou du moins dans une dizaine des plus considérables, je ne doute point que la vraie foi n'y fit des progrès surprenants. Le moment ne fut jamais plus favorable. Les docteurs protestans se divisent maintenant en deux classes. Les uns prêchent l'absence de toute autorité divine pour enseigner et juger le peuple de Dieu sur la terre, et ne laissent pas de débiter leurs oracles et de déclarer perdu sans ressource quiconque ne vient pas les écouter ; les autres proclament une autorité divine tout à leur profit, logée (on ne sait où) dans l'Église anglicane, et dont on ne se sert guère que pour effrayer ceux qui voudraient toucher aux dîmes. Il y a trop de bon sens dans les esprits pour qu'ils se contentent longtemps de pareils systèmes. Je vois tous les jours dans quel discrédit ils tombent et avec quel mépris on en parle. C'est donc le moment de nous hâter d'offrir la vérité à ces intelligences qui se dégâtent de l'erreur. Or, pour le faire ici avec succès, il nous faudrait acheter dans chaque ville considérable un appartement ou un emplacement pour bâtir. Il serait très difficile de trouver à louer un endroit convenable, et l'eût-on trouvé, il est très probable qu'on n'en jouirait pas longtemps. Aussitôt que la visite d'un prêtre devient publique, ceux dont souvent toute la religion consiste à haïr les catholiques, se mettent en mouvement, et par promesses et par menaces ils font refuser la porte. C'est ce qui m'est arrivé déjà dans plusieurs villes. En outre, si les appartemens qui pourraient convenir sont attenants à une maison respectable, ses habitans n'aiment pas qu'on y laisse entrer les pauvres : s'ils sont attachés à une maison pauvre, les gens riches ou aisés s'en éloignent, et empêchent même d'y venir ceux qui dépendent d'eux. C'est ainsi que plusieurs catholiques mêmes, dont les familles sont protestantes, ne peuvent pas profiter du passage d'un prêtre dans les localités qu'ils habitent. Que nos frères de France prennent donc en pitié cette terre désolée, et qu'ils nous aident à ouvrir dans chacune de ses principales villes, un petit sanctuaire, où le riche n'ait pas honte de venir apprendre l'humilité, et où le pauvre puisse entrer sans crainte de se voir rejeté ou méprisé. Je m'adresse à leur charité avec confiance, car je sais avec quel zèle ils contribuent à l'entretien des missions les plus lointaines. Il est impossible qu'ils apprennent dans quel état d'abandon spirituel gît, ici, aux portes de la France, et depuis trois siècles, une population si nombreuse, sans désirer la secourir.....

....Je ne m'adresse pas maintenant aux catholiques d'Angleterre, car je

sais qu'il y a peu de missions où l'on ne sente comme ici la nécessité de multiplier les chapelles et les missionnaires. Comment en serait-il autrement ? Ce pays, où plus de trente mille sanctuaires desservis par un clergé nombreux, avaient été jugés nécessaires aux besoins spirituels des peuples, ne compte aujourd'hui pour une population trois fois plus nombreuse, que 487 chapelle et 624 prêtres (voir l'*Ordo* de l'année dernière).

Nos vénérables évêques gémissent de cet état de choses, mais leurs ressources ne peuvent suffire à de si grands besoins. Souvent il arrive que bien loin de pouvoir accroître le nombre des chapelles et des missionnaires, ils sont même obligés de se plonger dans les dettes pour tâcher d'entretenir ce qui existe. Conjurez donc, cher ami, les catholiques de France de nous venir en aide. Puissent-ils par leurs aumônes et leurs prières concourir à éclairer tant de cœurs généreux, qui prodiguent l'or en pure perte pour soutenir, sur les différens points du globe, les stériles missions du protestantisme ; lorsque ces nobles âmes seront revenues à la foi une et vivifiante, elles contribueront puissamment elles-mêmes à la conversion du monde.

Tout à vous en Jésus-Christ.



BULLETIN.

Un fait digne de remarque et qui frappe l'esprit de tous les gens qui réfléchissent, c'est que les ennemis du catholicisme, quels ils soient, quels ils aient été dans tout les tems, furent en même tems et presque universellement les ennemis de la tolérance, de la charité, de la modération et de la saine raison. Du moment qu'ils se sont déclarés les adversaires de l'Église de J.-C. l'esprit de vertige sembla s'être emparé d'eux, ils sont tombés dans les erreurs les plus grossières, dans les plus pitoyables ridicules, dans les plus déplorable aberrations : heureux quand aux égaremens de l'esprit ils n'ont pas ajouté ceux du cœur, et au scandale de leurs doctrines les excès de leur vie ! Depuis les persécuteurs et les tyrans des premiers siècles jusqu'aux fanatiques et aux philosophes de notre époque, l'histoire eut à enregistrer les mêmes observations et les mêmes faits, car tous les ennemis de la religion catholique semblent avoir pris soin de revêtir la même physionomie. D'un autre côté, poussant jusqu'au fanatisme la passion de l'erreur, intolérans au dernier degré, toutes les fois qu'ils ont été les plus forts, criant anathème sur quiconque ne consentait pas à penser comme eux, livrant aux supplices ceux de nos frères qui refusaient de les prendre pour des dieux, ils ont ensanglanté bien des pages de leur histoire. C'est ainsi qu'on ne vit surgir dans aucun siècle aucune erreur, aucune utopie ou religieuse ou philosophique, aucune doctrine ou funeste ou insensée, aucune passion mauvaise, qui ne fût dirigée contre la vérité catholique ; qui ne la prit pour but de ses attaques et de ses combats les plus acharnés. Ainsi les Néron, les Julien, les Domitien ne tinrent pas vis-à-vis de l'Église une conduite différente des Luther, des Calvin, des Henri VIII ; et ceux-ci fournirent à leur tour des modèles à Voltaire, à Diderot, aux égorgeurs de la fin du dix-huitième siècle. Les sectaires d'autrefois, les philosophes de 93 ne diffèrent pas de ceux d'aujourd'hui : le même système de calomnie, les mêmes cris à l'intolérance quand ils sont les plus faibles ; les mêmes persécutions quand ils sont devenus puissans : ils se ressemblent tous. Non seulement les hérésies et le philosophisme ont fait la guerre à l'Église ; mais les passions politiques même ont été dirigées contre elle. Il semble que tout ce qui sort des bornes de la sagesse et de la modération, que tout ce que la morale ou la raison condamne, ait pris le parti de glorifier l'Église en lui faisant une opposition constante et systématique ; car toutes les fois que la société eut à déplorer les maux sortis de son sein, des doctrines immorales, des enseignemens dangereux, des persécutions et des tyrannies, le catholicisme a sans exception partagé ses douleurs et reçu les premiers coups dans ce combat du mal contre le bien, de l'erreur contre la vérité. Ce ne furent pas les luthériens et les calvinistes que les révolutionnaires de toutes les époques et de tous les pays poursuivirent et persécutèrent, mais les catholiques ; ce n'est pas aux luthériens et aux calvinistes que les impies et les incrédules font aujourd'hui la guerre en Europe, mais aux catholiques ; ce n'est pas contre les ministres luthériens et calvinistes, ce n'est pas contre leur enseignement et leurs doctrines que les éclectiques, et les romanciers, et les feuilletonistes, et les écrivains immoraux ou irréligieux dirigent leurs livres et leurs journaux, mais contre les prêtres catholiques, contre les doctrines catholiques. Or, ce fait constant, universel, incontestable, frappe tous les yeux, est des plus intéressans à étudier : cette universelle conformité de sentimens et de conduite à l'égard de l'Église, de la part d'adversaires de toutes les époques, de toutes les croyances, divisés fondamentalement entre

eux, réunis seulement contre le catholicisme, est d'un grand enseignement ; et nous conjurons ceux de nos frères séparés que n'aveuglent pas les préjugés, d'étudier ce fait et d'en tirer des conséquences faciles. Il faut que l'Eglise romaine ait un caractère de vérité, de puissance et de vitalité bien frappant pour devenir ainsi le point de mire de toutes les hérésies, de toutes les fausses philosophies, de toutes les mauvaises passions. Elles ont toléré toutes choses au monde, les croyances les plus contradictoires à leurs principes, les erreurs, les vices, les excès les moins tolérables, tout, excepté le catholicisme. Or, une religion qui a de tels ennemis, une religion qui partage la gloire des persécutions avec toutes les saines doctrines sociales, avec la véritable philosophie, la morale pure, ce qu'il y a de vrai et de bon en ce monde, n'est-elle pas une sainte religion ? Et si elle résiste à ces attaques universelles des mauvais principes, n'est-elle pas douée d'une puissance divine.

Demain, 19 avril, est le jour anniversaire de la mort de Mgr Lartigue. Depuis trois ans que ce grand évêque est sorti de ce monde, son souvenir est demeuré aussi vivant dans les cœurs que le premier jour. C'est qu'il possédait dans un degré éminent les vertus du bon pasteur ; il connaissait parfaitement le troupeau qui était confié à sa garde, il le passait avec toute la sollicitude d'un bon père, il lui consacrait tous ses soins, tous ses talents, toutes ses ressources, toute sa vie : et ce dévouement de tous les jours du bon pasteur, son cœur si plein de zèle et de charité, le troupeau l'avait compris, il en gardera un immortel souvenir. Parmi les vertus de l'illustre prélat, la charité, la vertu par excellence, la vertu des grandes âmes, occupait le premier rang. Il y eut dans sa vie un grand nombre d'actes de charité que sa modestie prit soin de tenir secrets, ou qui n'eurent que la publicité nécessaire à leur accomplissement. C'est ainsi qu'il s'occupait dès 1819 de former une association de Dames de la Charité, que des circonstances indépendantes de sa volonté l'empêchèrent de réaliser alors. Le projet de règles qu'il leur destinait, basé sur les règles de St.-Vincent-de-Paul, se trouve écrit de sa main parmi les papiers de ce charitable pasteur. Ce qu'il ne put accomplir à cette époque il travailla à le hâter durant le cours de son laborieux épiscopat ; et c'est réellement à ses vœux et à ses projets que notre ville doit l'établissement de l'Asile de la Providence et l'Association des Dames de la Charité, dont les avantages sont si universellement appréciés aujourd'hui ; car ce fut le désir de toute sa vie, et cette admirable institution est la réalisation de ses desseins et de ses espérances. C'est ainsi encore qu'il arracha à l'échafaud un malheureux condamné en lui remettant de ses propres deniers la somme de £35, indispensable pour éviter le dernier supplice. Il était à bon droit nommé le père des malheureux, et jamais ils n'implorèrent en vain son inépuisable charité. Son nom est encore en vénération dans les faubourgs des Récollets, de St. Antoine et de St. Joseph qu'il desservit longtems en qualité de prêtre de St. Sulpice ; et tous les actes de son épiscopat ont été la continuation de cette vie de dévouement et de charité qu'il avait embrassée en prenant rang parmi les pasteurs de l'Eglise. Cet anniversaire sera donc à la fois un jour de deuil et de regrets pour la perte de cet excellent pontife, et un jour de bénédiction et de reconnaissance pour les bienfaits qui ont signalé son glorieux épiscopat.

On sent chaque jour de plus en plus le besoin des sociétés de Tempérance. A présent que cette admirable institution nous a accoutumés à des conversions nombreuses, à des habitudes de sobriété dans les familles auparavant victimes de l'intempérance, on est bien plus étonné de ces dégoûtans excès auxquels se livrent encore des êtres dégradés sur lesquels ni l'honneur, ni l'intérêt, ni la religion ne peuvent rien. C'est avec horreur qu'on envisage ces désordres devenus assez rares, il est vrai, mais dont on voudrait délivrer tout à fait cette intéressante population de nos villes et de nos campagnes. Les sociétés de tempérance sont toutes puissantes à opérer ce bien : elles contiennent des ressources sans nombre, des grâces efficaces pour féconder cette œuvre de régénération sociale. Elles n'ont pas encore atteint dans ce pays le degré d'accroissement qui serait désirable et qu'elles ont obtenu dans d'autres contrées, en Irlande, par exemple ; mais il y a progrès et accroissement. Les avantages reçus seront mieux appréciés de jour en jour, et les fruits précieux dont jouissent aujourd'hui les associés seront le gage de la prospérité future, de la propagation universelle de la société de

tempérance. A Montréal, on vient d'attacher aux deux sociétés canadienne et irlandaise des compagnies de musiciens, à l'instar de celles que le père Mathieu a formées en Irlande. La société canadienne compte déjà une quarantaine de musiciens, jeunes gens pleins de zèle, dont les progrès ne sauraient être douteux. Si les instrumens n'étaient d'un prix trop au-dessus des ressources actuelles de la société, on aurait trouvé plus de cent instrumentistes des mieux disposés. On comprend de quelle ressource sera pour la société de tempérance ce corps de musiciens, qui augmenteront la solennité des fêtes et des réunions, qui remplaceront chez les associés par le charme des concerts, les plaisirs dangereux et souvent coupables dont ils ont fait le généreux sacrifice. Il faut à l'homme des distractions et des délassements, et quand on peut lui procurer des plaisirs qui contribuent à son amélioration morale et religieuse, en le mettant à l'abri de la séduction du vice, on a fait une bonne et sainte chose.—Après des faits si consolans, il est pénible d'avoir à enregistrer des excès contraires. Le jour de Pâques un ivrogne qui avait passé la nuit précédente à boire essaya de sortir de sa maison le matin, mais l'heure du châtement avait sonné : il tomba au seuil de sa porte ; quand on voulut le relever il était mort ! Et ces épouvantables événemens, dont la justice de Dieu prend soin de nous donner le spectacle de tems en tems, n'arrêtent pas ces hommes abrutis par la plus dégradante des passions !

Une lettre de la Nouvelle-Ecosse nous apprend que Mgr. Walsh obtient le plus grand succès dans ce vaste diocèse ; son administration pleine de sagesse et de prudence lui a concilié tous les cœurs, et il ne rencontre pas d'obstacle dans la réforme qu'il a entreprise parmi le troupeau qui lui est confié. Sa Grandeur a obtenu, pour une somme modique, la cession d'un temple protestant avec ses dépendances ; il va être converti en église catholique. On attend ce printemps des religieuses d'Irlande destinées à l'éducation des personnes du sexe. La religion catholique fait là, comme partout ailleurs, les progrès les plus admirables. Elle se concilie de plus en plus l'estime et l'affection de ses anciens ennemis ; et l'on prévoit une époque prochaine où elle régnera sur les cœurs de ceux qui ont usé leurs forces à la combattre.

Les nouvelles de l'établissement prochain du siège du gouvernement à Montréal sont démenties. Il n'y eut pas de maisons louées à cet effet, ni de projet de future construction. On annonce aujourd'hui comme un fait certain qu'une députation de citoyens de Kingston fut reçue en audience auprès de sir Metcalf, pour s'informer de la vérité des bruits concernant le siège futur du gouvernement : Son Excellence répondit qu'elle n'avait aucune instruction ni aucun pouvoir à ce sujet. Sans ajouter une foi entière à cette dernière nouvelle, nous la croyons pourtant mieux appuyée que les premières.

Les communications entre Montréal et la partie Sud du fleuve sont interrompues par le mauvais état des glaces. Ces jours derniers on pouvait à peine traverser partie à pied, partie en canot. On s'attend de jour en jour à la débacle du lac St. Louis qui décidera celle de la partie inférieure du St. Laurent. Au Sud, les parties basses des paroisses voisines du fleuve ont été inondées par la fonte des neiges à la fin de la semaine dernière ; plusieurs ponts furent entraînés par les torrens ; heureusement que les eaux eurent un débouché assez prompt et assez facile ; on n'a jusqu'à présent aucun accident à déplorer.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

FRANCE.

—Bien que nous n'ayons pas singulièrement à redouter les efforts des pasteurs protestants en France, nous ne devons pas cependant rester indifférents aux tentatives continuelles de propagande qu'ils font sur les divers points du royaume.

Sans doute le sentiment public repoussé la réforme et les instincts nationaux s'élèvent contre le culte froid et raisonneur, contre les doctrines sèches et vides des enfants de Luther et de Calvin ; et si, au milieu de l'indifférence générale, véritable plaie de notre société actuelle, il se manifeste quelque mouvement de retour aux idées religieuses, ce réveil ne se fait certainement pas à l'appel des sectes dissidentes. L'esprit français est ennemi des termes moyens et des capitulations de conscience. Ainsi que le disait avec infiniment de justesse un grand et vénéré pontife : "On serait tenté de croire que, pour ce peuple, il n'y aura pas de purgatoire : les Français sont tout à fait bons ou tout à fait mauvais." Or, s'ils prêtent l'oreille à la voix des apôtres qui les sollicitent, s'ils consentent, avec la grâce d'en haut, à sortir de leur apathie coupable, ce n'est pas pour ouvrir leur cœur aux enseignements hai-

neux ou glacés du protestantisme, c'est bien au contraire pour se jeter dans les bras de la sainte Eglise romaine. Il ne faudrait donc pas s'alarmer trop vivement du travail inquiet auquel semblent se livrer avec plus d'ardeur que par le passé les ministres de la réforme.

Néanmoins, il est bon de signaler leurs essais, pour tenir en garde ceux qui pourraient se laisser séduire. D'ailleurs, il arrive souvent que ces essais se font au détriment de la liberté des catholiques, et alors notre devoir est de rappeler le gouvernement, qui s'en écarte avec trop de facilité, aux termes et à l'esprit de nos lois. La législation ne nous est pas si favorable que nous puissions laisser violer impunément les garanties qu'elle nous accorde.

Ainsi voici un fait contre lequel nous devons réclamer énergiquement. Sur les six cents ouvriers qui travaillent au canal de Marseille, il y a environ dix-sept protestants. La femme de l'ingénieur du canal, protestante américaine, animée du zèle du prosélytisme, a fait demander par son mari l'envoi d'un ministre protestant pour évangéliser les ouvriers de ce culte employés aux travaux sur le territoire d'Aix. Jamais les protestants d'Aix n'avaient osé, vu leur petit nombre, formuler une pareille demande. Ils ont profité de l'occasion accidentelle de ces dix-sept ouvriers pour solliciter cette faveur. La supplique a été accueillie, et un ministre est venu se fixer à Aix. Déjà il est introduit dans le comité des écoles primaires, et tous les dimanches, il se rend au lieu des travaux et prêche le protestantisme à dix-sept de ses coréligionnaires, au milieu d'une population de près de six cents ouvriers catholiques, qui sont, eux, totalement privés de secours religieux et exposés par leur ignorance à la séduction de l'erreur.

Nous ne désespérons pas de voir, à la première occasion, le ministre nouveau venu, déclamer contre les processions et contre les manifestations religieuses du culte catholique ; et pour peu que l'administration municipale et départementale y mette la même complaisance que pour son installation, faire interdire l'exercice public du culte de l'immense majorité des habitants, au nom de la liberté.

— Dans une petite ville du Bas-Rhin, dont nous sommes en position de faire connaître le nom, vient de se passer une scène déchirante, qui fournit une nouvelle preuve de l'empirement de certains anarchistes. Voici le fait. Un enfant du sexe féminin (1) naquit d'un père protestant et d'une mère catholique. La mère, forte de la promesse faite par son mari, devant témoins et en face des autels, d'élever tous ses enfants dans la religion catholique, se berçait de la douce espérance de voir porter son enfant aux fonts baptismaux, où elle avait elle-même reçu sur son front l'eau régénératrice, et de prier un jour avec lui au pied des mêmes autels. Cette espérance, toute juste qu'elle fût, et qui faisait battre le cœur de la jeune mère d'une sainte émotion, ne se réalisa pas. Le père de l'enfant, qui jusqu'alors était doux et prévenant, prit tout d'un coup des formes sévères et brutales à l'égard de sa femme, et lui déclara péremptoirement que son enfant serait protestant. Dès ce moment, les pleurs de la mère encore souffrante, à la suite d'un accouchement pénible, ne tarirent plus ; et elle ne cessa de conjurer son mari de rester fidèle aux solennels engagements qu'il prit avec elle, le jour de leur union. Celui-ci ne se laissa pas fléchir par les prières et les larmes de sa femme, et resta inébranlable dans la fatale résolution qu'il avait prise de se parjurer. Il alla même trouver le curé de l'endroit, et lui déclara en propres termes " qu'il était résolu de violer son serment, puisqu'il ne voulait pas pour ses enfants d'une religion dont il repousse le culte superstitieux et idolâtre, et qu'il s'exposerait, dans le cas contraire, AUX PERSÉCUTIONS " DE SES CO-RELIGIONNAIRES ! "

Le père prit ses mesures en conséquence, et introduisit, à une heure convenue, une bande de parrains et de marraines dans la maison. La mère éplorée serra convulsivement l'enfant contre son sein ; mais que pouvait, hélas ! sa faiblesse contre la force qui l'entourait, et qui s'avilit jusqu'à menacer d'indignes traitements une pauvre femme en couches. Son mari lui saisit les bras, et l'un des parents, qui par ses injures montra le plus de courage, lui arracha l'enfant et le passa, à travers la croisée, à une femme apostée à cet effet dans la rue.

La foule des impies, qui s'était rassemblée pendant cette scène aussi outrageante pour la nature que pour la religion, battit alors des mains, tira des coups de fusil en signe de joie et vociféra mille imprécations contre les catholiques, tandis que les pleurs de l'enfant se confondaient avec les plaintes de la mère. Le cortège se porta de là triomphant, à travers la ville, dans la maison du pasteur luthérien, où, contre l'usage ordinaire, eut lieu le baptême.

— Une jeune dame israélite a reçu le baptême, le 12 février, des mains de M. l'abbé Ratisbonne, dans la chapelle de l'hospice Necker. Cette touchante cérémonie a été remarquable par l'édification qu'à donnée la jeune néophyte ; son attitude humble et pieuse, ses réponses pleines de foi ont touché jusqu'aux larmes le vaste auditoire qui remplissait la chapelle. On assure que plusieurs autres baptêmes auront lieu incessamment.

— Un monastère de Notre-Dame-de-la-Trappe vient d'être fondé à Thymadeuc, canton de Rohan, près Josselin. Asile de la piété et de la pénitence, et maison de retraite journalière ouverte à MM. les prêtres et les laïques de toutes conditions, sous le patronage spécial de Mgr. l'évêque de Vannes, cet établissement mérite en outre, sous le rapport temporel, les encouragements de tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de l'agriculture dans notre pays.

(1) On doit remarquer que même dans les pays où le protestantisme domine comme religion d'Etat, lors des mariages mixtes, l'usage le plus anti-catholique ne va néanmoins jamais jusqu'à forcer la mère à élever ses filles dans la religion du père protestant.

C'est au mois d'avril dernier qu'un pauvre prêtre, secondé seulement d'un jeune diacre, a commencé, dans un pays pauvre, sans argent, sans ressources, nous dirons presque sans matériaux, une grande église que l'œil étonné du voyageur admire aujourd'hui au milieu du désert de Thymadeuc ; mais, à côté de cette église, quelques cellules pour loger la pieuse colonie, de grands travaux de défrichement pour la nourrir, doivent être entrepris, et c'est pour cela qu'un appel est fait au dévouement, au zèle et à la charité du clergé et des fidèles du diocèse de Vannes : espérons qu'il sera entendu. M. Baron, vicaire-général, et M. Louer, supérieur du grand séminaire, sont chargés de recevoir les offrandes.

Journal des et des Compagnes.

— Mgr Croizier, en prêchant la pénitence à son peuple, examine jusqu'à quel point il est vrai de dire qu'il y a aujourd'hui progrès vers le bien. Sans être injuste envers notre siècle et notre pays, et tout en rappelant les exemples de vertus qui éclatent sous nos yeux, le prélat montre la profondeur du mal dans lequel entraîne la philosophie moderne.

« L'on affirme, dit-il, que l'impiété n'est plus si hautaine à blasphémer la religion. Oui, l'on a compris, je le veux, que les méqueries ne sont pas des preuves, et que le rire n'est point la raison ; mais l'irréligion, pour s'être transformée et travestie, ne reste-t-elle pas toujours la même ? n'en poursuit-elle pas moins son œuvre d'audace ? En célébrant la sainteté du christianisme et le bien qu'il a opéré dans le monde, n'en représente-t-elle pas moins nos dogmes comme impossibles et inadmissibles, et ne ressemble-t-elle point, par le mélange de louanges et d'insultes, à ces frénétiques soldats qui mettaient un genou à terre en disant : Je te salue, roi des Juifs, et qui ensuite le frappaient du roseau et crachaient sur sa face adorable ? Voltaire, au moins, reconnaissait un Dieu créateur et l'immortalité de l'âme, et nos nouveaux philosophes, qui se vantent de le dédaigner et qui disent que son règne est passé, comme on le dira demain du leur, confondent ensemble Dieu, l'humanité, la nature ; ils se font eux-mêmes une portion de Dieu avec leurs vices et leurs turpitudes, tant l'aveuglement est monté à son comble ! Ils ne veulent pas que Dieu ait tiré le monde du néant, parce que, disent-ils, cette création leur est incompréhensible : comme s'ils comprenaient Dieu, l'éternité, l'espace, le mouvement, l'existence ; comme s'ils se comprenaient eux mêmes ! Bossuet entendait un bruit sourd d'incrédulité, et nous qu'entendons-nous à cette heure ? C'est un bruit sourd d'athéisme, accompagné d'hypocrisie, parce qu'on n'a point le courage de ces absurdes et monstrueux systèmes, et pour cela l'on fait un assortiment honteux de vérités et d'erreurs, on veut unir les lumières et les ténèbres, et l'on croit avoir découvert d'élucider la vérité, parce qu'on a déterré et restauré quelques vieilles extravagances que les derniers novateurs, si hardis pourtant, avaient rejetées et flétries. Aussi ces infortunés philosophes meurent à la peine, en laissant des confessions lamentables de leurs douloureux enfantements, et en avouant que rien n'est resté debout au fond d'eux-mêmes, parce qu'ils ont renversé le temple de la religion sur eux, comme fit Samson, et qu'ils n'ont plus été que de déplorables ruines sur lesquelles ils ont versé d'étranges larmes, comme on le fait sur le plus grand des malheurs !

« Voilà, N. T. C. F., le rajeunissement moderne de l'impiété contre lequel il est bon de vous prémunir, parce que les erreurs ont bientôt, surtout de nos jours, envahi les provinces et les royaumes ; voilà comment, vaincue et humiliée, la fausse philosophie, insurgée contre Dieu et son Eglise, dirige maintenant ses batteries, en poursuivant son cercle éternel de contradictions et de faux systèmes : car l'enfer a toujours ses intelligences, ses organes, son parti, sa puissance, ses portes ouvertes sur cette terre ; et il le faut bien, puisque Pierre et l'Eglise doivent toujours prévaloir contre elles. »

De ce beau Mandement, nous détacherons encore ce tableau trop fidèle : « La volupté n'est-elle pas, de nos jours, le vœu, la fin, le cri d'une foule immense ? Combien d'hommes ne voit-on pas, sans qu'on puisse le comprendre et se l'expliquer, qui ont renoncé, comme de gaité de cœur, au ciel, à Dieu, à l'éternité ; qui ont abjuré leur paix, leur conscience, leur réputation, les doux charmes de la famille, les joies pures de l'amitié ; qui ont sacrifié leur fortune, leur état, leurs espérances, tout ? Qui nous dira le mot de cette énigme, ou plutôt qui n'a compris que c'est la volupté, qui ne contente ni l'esprit ni le cœur, et qui n'a de fruits assurés que la ruine et les remords ? Voilà la divinité du paganisme, et c'est encore celle de nos jours ! La scène, les tribunaux, les entretiens, les écrits, tout en retentit et la respire ; et il est une sorte de livres qui paraît aujourd'hui fade et sans goût, si l'adultère, l'inceste, le rapt, la violence, le meurtre et le suicide ne s'y sont donné un effroyable rendez-vous. On a souvent crié et tonné contre les mauvais livres, et avec raison. Mais, maintenant, ce n'est pas à élaborer des livres qu'on s'arrête, cela ne marcherait pas assez vite. Ce sont des récits coupables dont, chaque jour, quelques fragmens sans pudeur paient pour aller exciter et nourrir la curiosité, pour caresser les passions naissantes, assiéger les jeunes hommes, l'âge mûr, les vierges pudiques, prêter la tendre enfance ; la presse, avec ses mille bras, agit sans cesse pour répandre le poison ; les machines, avec une vélocité incroyable, font tomber ces innombrables feuilles sur notre sol, comme dans une forêt un violent orage fait voler les feuilles des bois ; les coursiers sont haletants pour courir de toutes parts porter ces semences homicides et ces germes de dépravation ; et si, comme l'a dit un véritable philosophe qui appartient à notre province et en fait la gloire, la littérature est l'expression de la société, quelle est donc cette étrange société qui a besoin de telles productions, qui s'y reflète comme dans l'onde, et qui s'y retrouve comme dans un miroir ? »

ANGLETERRE.

Pénitence publique en Angleterre.—Le fait suivant prouve que l'église anglicane n'a pas perdu toutes ses vieilles traditions. Le dimanche, 29 janvier, l'église de Heanton-Punchardon (Devonshire) a été témoin d'un spectacle peu ordinaire. Une jeune demoiselle y a fait pénitence publique, conformément à l'arrêt rendu contre elle par la cour ecclésiastique.

Il s'agissait d'une plainte en diffamation sur un sujet d'assez peu d'importance. La plainte était portée par Mlle. Martin contre Mlle. A. Priscott.

Toute la paroisse accourait pour voir la jeune pénitente, qui était agenouillée entre la porte et le tambour de l'église.

C'est avec beaucoup de peine que le ministre a maintenu l'ordre, tandis que la curiosité attirait la foule au dehors et au dedans du temple.

—On écrit d'Oxford que le révérend M. Newman, qui peut être regardé comme un des pères de la renaissance catholique de l'Angleterre, vit dans une retraite presque absolue, dans une humble habitation située à une lieue d'Oxford. C'est dans cette solitude que plusieurs jeunes gens se sont retirés pour vivre en commun, suivant la règle et les préceptes que M. Newman leur donne. Tous les dimanches le savant théologien prêche à l'église du Christ à Oxford.

—Dernièrement lord et lady Doneraile ont été surpris assistant à un sermon puseyste prêché dans l'église de Doneraile par M. Somerville. Le prédicateur cherchait à prouver la nécessité de la confession auriculaire, l'utilité d'allumer des bougies dans l'église, de porter la croix sur les vêtements sacerdotaux, etc. Pendant le sermon, il était vêtu d'un surplis blanc. L'impression produite par ces nouvelles doctrines a été telle que l'église s'est trouvée déserte plusieurs dimanches, mais les paroissiens y sont retournés peu à peu.

—Le *Tablet* a mis plus d'une fois en évidence l'espèce de fanatisme avec lequel le gouvernement britannique persécute la religion catholique dans les colonies d'Amérique et d'Asie. Dans l'Indoustan, les soldats catholiques rencontrent entraves sur entraves dans l'exercice de leur religion, et les fonctionnaires civils et militaires, obéissant soit à des instructions secrètes, soit au désir d'obtenir un avancement rapide, poussent sur ce point la rigueur jusqu'à la tyrannie. Dans les pénitenciers coloniaux, tels que ceux qui sont établis dans l'île de Norfolk, au pays de Van Diemen et aux Bermudes, l'autorité ne néglige rien pour satisfaire aux besoins religieux des convicts protestants : églises, ministres, encouragements, tout leur est prodigué à grands frais. Les déportés catholiques, au contraire, sont non-seulement privés des consolations de leur religion, mais forcés d'assister régulièrement aux prêches des ministres anglicans. Ce sont là de véritables abus de pouvoir. L'histoire prouve assez que l'anglicanisme s'est toujours montré exclusif et intolérant ; on sait les excès dont il s'est rendu coupable depuis les règnes de Henri VIII et d'Elisabeth inclusivement ; l'Irlande surtout a été victime du zèle aveugle de ses oppresseurs. Aujourd'hui que l'anglicanisme s'est affaibli par ses excès même, et qu'il compte deux fois moins de partisans dans les trois royaumes que n'en compte la religion catholique, force lui a été de restreindre ses prétentions et de modérer son esprit de prosélytisme ; sur le sol de la Grande-Bretagne la religion dix-huit fois séculaire peut enfin respirer ; mais, dans les colonies, où l'on ne craint pas les regards de l'Europe et où l'on peut se montrer brutal avec impunité, on prend une triste revanche.

IRLANDE.

Résultat des persécutions.—Daniel O'Connell dit que lorsque les persécutions commencèrent en Irlande, contre les catholiques, les protestants n'étaient qu'un million en nombre, et les catholiques deux millions. Depuis, malgré les persécutions en tous genres exercées contre ces derniers, le nombre des protestants n'est encore que d'un million, tandis que les catholiques ont augmenté de sept millions, quoique des millions de ceux-ci aient été chassés, exilés et périés par la famine et la misère.

CANALIC.

—Le lord-maire de Dublin, qui est protestant, assistait la semaine dernière à une partie du conseil municipal, à un sermon de charité prêché en faveur des écoles gratuites de cette ville.

—Deux ecclésiastiques de Dublin, M. Laffran, attaché à l'une des paroisses de cette ville, et M. O'Connell, secrétaire de l'association pour la Propagation de la Foi pour l'Irlande, viennent de recevoir du Souverain-Pontife le titre de docteurs en théologie.

PRUSSE.

—On écrit de Berlin :

« Un ordre du cabinet prescrit la construction d'un temple évangélique, avec titre de cathédrale, à l'usage de la cour. Un somptueux mausolée doit y être élevé pour servir d'entrée au caveau sépulcral réservé à la famille royale. Quinze années sont fixées pour la construction de ce magnifique monument, qui sera le plus bel ornement de la capitale.

« Il paraît que des religieuses de l'ordre de sainte Claire vont être appelées à desservir nos hôpitaux. La reine a déclaré vouloir être leur patronne. On ne s'explique pas le motif qui a fait préférer aux sœurs de la Charité des religieuses de saint François, dont l'ordre n'a jamais eu pour objet le soin des malades.

« Notre gouvernement continue de sévir contre les journaux qui l'attaquent sous les points de vue religieux et politique. La permission de paraître vient d'être retirée à la *Gazette rhénane*, à dater du 5 avril prochain. D'ici là, elle sera soumise à une double censure.

—Le jour de la célébration de la fête des ordres, le roi de Prusse a parlé onguement avec M. Brinkmann des intérêts de la population catholique de

sa capitale. M. Brinkmann lui ayant fait observer que, les jours de fêtes religieuses, l'affluence des catholiques à l'église de Sainte-Hedwige pouvoit entraîner des dangers pour la vie des fidèles, S. M. a promis de faire construire une seconde église catholique à Berlin.

—Nous ne savons s'il est vrai que le gouvernement prussien, effrayé de la complète négation, par l'école rationaliste, du principe chrétien sur lequel reposent les institutions sociales, songe à préserver ce qui reste encore du christianisme dans l'erreur protestante, en revenant à la seule autorité religieuse qui existe dans le monde. Mais on attribue à M. de Savigny la pensée de prendre les négociations suivies entre Bossuet et Leibnitz pour point de départ et pour base d'une réconciliation de l'Eglise évangélique avec l'Eglise catholique.

PORTUGAL.

—Le journal anglais le *Tablet*, dans sa correspondance de Lisbonne cite le trait suivant, que plusieurs de nos lecteurs liront avec intérêt :

« Aussitôt que les premières commotions excitées par la révolution furent apaisées, après que la guerre civile eût cessé, et que les prêtres schismatiques eurent usurpé le pouvoir ecclésiastique et que le gouvernement des églises, les fidèles commencèrent à réfléchir sur leur déplorable situation ; ils furent bientôt convaincus qu'ils ne pouvaient communiquer, en matière religieuse, avec le clergé intrus, et qu'ils devaient se tenir séparés d'eux dans leurs cérémonies. Ils eurent donc recours au Saint-Siège, lui exposèrent leur déplorable situation et leurs besoins. Le Souverain Pontife nomma un délégué apostolique, le père Antonio de Jésus, homme instruit, pieux, prudent et plein de zèle, auquel il donna tous les pouvoirs nécessaires afin de pourvoir, dans ces graves circonstances, aux besoins spirituels des fidèles Portugais qui avaient les schisme en horreur. Il serait impossible de décrire les travaux incessants de ce vénérable ecclésiastique, les peines qu'il prit, les dangers qu'il courut pour préserver les uns du schisme, et en relever ceux qui y étaient déjà tombés. Il fut cruellement persécuté, non seulement par les schismatiques, mais encore par des faux-frères. Cependant son zèle, sa charité et son courage ne se laissèrent jamais abattre. Il consolait par sa présence les affligés ; dans son absence, il les exhortait, les encourageait par écrit. Lorsque le feu de la persécution était le plus ardent, lorsque les prisons et les donjons étaient encombrés des confesseurs de l'unité catholique, ses pieux travaux prirent un nouvel essor. Il pénétrait déguisé dans les prisons, prêchant aux prisonniers la vraie doctrine, leur administrant les sacrements et les exhortant à endurer patiemment la perte de leurs biens et de leur liberté, plutôt que de perdre leur foi. Son esprit fut enflammé du plus ardent désir de verser son sang pour la cause de l'unité catholique, lorsqu'il apprit la mort barbare de ce héros catholique qui, après qu'on lui eût arraché les deux yeux, pria pour ses ennemis, et mourut dans les prisons d'Evora à la suite de coups de poignard.

« La conduite violente et cruelle des Portugais schismatiques envers les moines ne fit qu'augmenter le nombre de ces derniers, au lieu de le diminuer. Dans les six diocèses placés sous la direction spirituelle du père Antonio de Jésus, plusieurs milliers se séparèrent du clergé schismatique. Cet état de choses attira enfin l'attention du gouvernement, et comme l'esprit philosophique est toujours fertile en expédients, on se décida à entrer dans des négociations avec Rome pour tranquilliser les consciences des vrais catholiques ; mais le but du gouvernement philosophe de Portugal, en entrant dans des relations avec le Saint-Siège, est maintenant évident. Depuis plus de vingt mois que l'interconne est à Lisbonne, rien n'a encore été déterminé. Cependant, durant cet intervalle de trêve, les moines et le clergé fidèles ne sont pas restés oisifs. Ils ont répandu l'instruction verbalement et par écrit, ont fait circuler dans le pays un grand nombre d'ouvrages imprimés à Rome et ailleurs, contenant tout ce qu'il était important de savoir sur la conduite à tenir par les fidèles dans un temps de schisme, etc.... »

SUISSE.

—L'Eglise protestante de Genève est fort alarmée sur son avenir, menacée d'un côté par les progrès du catholicisme, de l'autre par la propagande active du parti radical. Aussi cherche-t-elle à réunir en un faisceau ses nombreux dissidents qui appartiennent en grande majorité à la classe supérieure. Les conditions du rapprochement sont traitées entre les principaux dissidents du clergé, raliés instinctivement par un danger commun à toutes les communions protestantes. On accuse tout haut une influence lyonnaise qui aurait déjà fait de nombreuses conquêtes à la foi catholique parmi les pauvres de Genève, et on exprime ouvertement la crainte de voir sortir d'un nouveau remaniement constitutionnel des conséquences favorables à la catholicité.

ASIE.

—On écrit de la Mésopotamie :

« La lutte commencée entre la propagande protestante et la propagande catholique se continue avec ardeur de part et d'autre. Deux missionnaires américains, aidés d'un évêque nestorien, font élever une grande maison et bâtissent des écoles chez les montagnards chaldéens. Ils ont perfidement assuré au patriarche nestorien qu'ils ne venaient point avec l'intention de lui prêcher une nouvelle religion, que la sienne ne était bonne, et qu'ils voulaient seulement civiliser son peuple. Pour mieux le tromper, ils observent publiquement les jeûnes, les abstinences et les autres pratiques de l'église nestorienne. Ils vont même jusqu'à recevoir la communion des mains des prêtres, eux qui ne croient ni à la présence réelle, ni à l'institution divine du sacerdoce. Mais tout moyen propre à les conduire à leur but semble

juste et louable. C'est de cette manière qu'ils interprètent l'admirable conseil de saint Paul, qu'il faut se faire tout à tous.

« Les méthodistes avoient publié dans les journaux d'Angleterre et des Etats-Unis qu'ils tenoient déjà dans leurs filets toute la population jacobite. Un renfort de trois missionnaires leur est arrivé sur-le-champ, et grande a été la surprise, quand les jacobites les ont entendus réclamer la direction de leur propre Eglise. « Nous ne vous connoissons point, ont-ils répondu, et nous ne voulons point être américains ou anglicans. » Un évêque nègre que MM. les Américains avoient fait venir à grands frais de l'Inde, et qu'ils espéroient imposer aux Jacobites, s'est attiré, dans cette occasion, l'animadversion de tout le pays, et il a été contraint de s'enfuir. On a reconnu qu'il étoit vendu aux missionnaires protestans, et on l'a chassé.

« Voici un autre incident non moins curieux. Les missionnaires anglicans sont disciples du docteur Pusey, et les méthodistes les trouvent trop portés au catholicisme. La division s'est jetée parmi eux, et ils ne sont pas parvenus à s'entendre. Alors ils ont partagé la mission en deux. Les Américains prendront les montagnes du Curdistan, et les Anglicans se réservent la ville de Mossoul et les environs.

« Il n'en est point ainsi des missionnaires catholiques. Bien qu'ils soient de congrégations et de nations différentes, leur symbole et leur but étant les mêmes, ils sont unis dans une étroite et indissoluble charité. Les Dominicains italiens, les PP. Capucins espagnols et les Lazaristes français, tous travaillent avec le même zèle à combattre l'ennemi commun et à étendre les conquêtes de l'Unité. »

NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA

EXTRAIT d'une lettre datée de Kingston, 8 avril 1843. — « Tout Kingston est dans l'émoi depuis quelques jours par des bruits divers qui circulent sur le transport prochain du gouvernement à Montréal. On va même jusqu'à dire que le nouveau gouverneur est venu avec des instructions à cet effet. Quelle est la source de ces bruits, quel en est le fondement, c'est ce dont personne n'est en état de rien dire avec assurance. Une seule chose est certaine, c'est que les messieurs qui composent la suite de sir C. T. Metcalfe ne se sont guère gênés de médire de la « Métropole, » et de déclarer qu'il étoit absurde de donner pour capitale au Canada un misérable bourg comme Kingston. C'est cela sans doute qui aura donné lieu à la renommée aux cent bouches de répandre les bruits qui alarment si fortement la population « Métropolitaine. » Quoi qu'il arrive, la sensibilité des gens de Kingston n'aura guère à souffrir à la vue des regrets de la gent officielle. Les eaux de la bouse baie de Cataragou ne subiront pas de crue par les larmes de ceux qui s'en éloigneront.

« Rien n'a transpiré encore sur la politique du nouveau gouverneur, si ce n'est qu'il semble montrer dans ses rapports avec ceux qu'il voit une circonspection des plus impénétrables, comme s'il voulait bien connaître le terrain par lui-même avant d'agir d'une manière décisive. Si cette réserve n'est pas le fruit de prédispositions défavorables qu'il aurait emportées avec lui, le peuple Canadien n'a pas sujet de s'inquiéter; au contraire il ne peut qu'y gagner: sa cause est trop bonne pour redouter l'investigation la plus minutieuse.

Paupérisme à Montréal. — On lit dans le *Morning Courier* :

« Nous apprenons que 800 à 900 indigens sont à la charge de la seule maison d'industrie. C'est en vérité une somme de paupérisme bien épouvantable pour une population de 40,000 habitans; cependant, nous craignons que ce ne soit qu'une faible portion de la somme d'indigence que l'on trouve dans Montréal. Ces 8 à 900 ne renferment pas un seul Canadien-français et sont à part des secours accordés par les différentes sociétés de charité. »

— Les journaux d'Halifax, qui vont jusqu'au 31 de mars, annoncent la clôture des chambres législatives de la Nouvelle-Ecosse par le discours du lieutenant-gouverneur.

La législature du Nouveau-Brunswick ne paraissait pas devoir, avant 15 jours, terminer sa session.

ANGLETERRE.

— *Paupérisme à Londres.* — Dans les paroisses de cette orgueilleuse capitale de l'Angleterre, le paupérisme fait des progrès alarmans. Nous voyons par le rapport du secrétaire du comité de Mary-le-Bone que, depuis deux ans, dans cette seule paroisse, le nombre des mendians s'est accru de 2,775, ou 105 pour 100, et celui des pauvres honteux de 299, ou 20 pour 100. En octobre 1840, on y comptait 2,624 mendians; cette année, il y en a 5,396. — En 1840, il y avait 1,498 pauvres honteux; en 1842, on en compte 1,797.

FRANCE

— *Production et Culture du Blé en France.* — Il résulte d'un travail de M. Moreau de Jonnés, chef de la division spéciale de statistique au ministère de l'Agriculture et du Commerce, que, sur une superficie totale de 55 millions d'hectares, la culture du froment en occupe le dixième, soit 5 millions 500,000. Ce chiffre représente les deux cinquièmes de l'étendue des terres cultivées. En Espagne, on cultive seulement 2,500,000 hectares en froment; dans la Prusse, 417,000.

La quantité de semences absorbées chaque année, en France, par ces 5 millions et demi d'hectares, est de plus de 11 millions d'hectolitres de fro-

ment. La production annuelle étant de 70 millions d'hectolitres, la récolte et la semence sont, dans le rapport approximatif, de 61-4 à 1. Il reste donc environ 59 millions d'hectolitres pour la consommation.

Le fait suivant atteste la grande fertilité du sol français. La France, les îles britanniques, la Suède, la Pologne, la Prusse, la Hollande, la Belgique et l'Espagne produisent en totalité 137 millions d'hectolitres de froment, et dans ce chiffre la France seule figure pour 70 millions. En France, chaque habitant dispose annuellement de 210 litres de blé; dans les îles britanniques, le même chiffre n'est que de 163 litres; il n'est que de 127 en Espagne, de 57 en Hollande, de 36 en Prusse, de 25 en Pologne, de 8 en Suède.

La valeur totale des 70 millions d'hectolitres de froment récoltés annuellement en France est d'un milliard cent millions, réduite aux prix ruraux, et de 1,400 millions [chiffre du budget], évaluée aux prix communs des marchés, lequel est de 20 fr. l'hectolitre.

D'après M. Moreau de Jonnés, la production du froment en France a doublé depuis 1760

Collection de Gravures de la Bibliothèque Royale. — L'inventaire fait au 1er janvier 1841 a constaté la présence de 900,516 estampes, pas davantage. Il s'y trouve 1,805 pièces de Rembrandt et 498 de Callot; la collection de portraits, depuis celui d'Adam jusqu'à celui du comte de Paris, en renferme 90,565; il existe d'Henri IV 300 portraits différens et dissémbles; de Napoléon, 433; de Louis XIV, 531. La division consacrée aux costumes de tous les pays se compose de 36,973 pièces, dont 11,991 concernent la France; c'est le plus bizarre assemblage de travestissemens, de modes originales, de singularités de costumes. On ne compte pas moins de 24,118 estampes historiques; 14,357 regardent l'histoire de notre patrie. Nous laissons de côté 7,831 caricatures, 36,859 pièces concernant l'architecture, 39,901 pour l'histoire naturelle, 41,846 sujets de piété; mais il est un point que nous ne devons pas oublier; c'est au zèle intelligent, aux soins jamais interrompus de M. Duchesne l'aîné, que l'on doit l'ordre parfait, l'admirable classement qui permet de mettre à l'instant même la main sur la première estampe dont l'on aura besoin de consulter. *Journal des Villes et des Campagnes.*

— Le 18 février à une heure, M. le Maréchal duc de Reggio, accompagné du général Petit, des généraux Aihalain et Gourgaud, qui avoient été délégués par le roi, et tout l'état-major de l'Hôtel-des-Invalides, a procédé à l'enlèvement de la couronne impériale, du chapeau et de l'épée d'Austérlitz, qui étoient restés déposés sur le cercueil de Napoléon, dans la chapelle Saint-Jérôme, depuis le jour des funérailles.

— On lit dans le *Courrier des Etats-Unis* :

Par le navire *Charleston*, arrivé hier, il a été reçu des nouvelles de Canton; jusqu'au 26 novembre, c'est-à-dire huit jours plus récentes que celles venues par la voie d'Angleterre.

Le seul fait important que nous y trouvons, c'est que les Anglais sont probablement menacés d'attendre bien longtemps encore les principaux avantages commerciaux qui leur ont été promis dans le traité de paix. Par une proclamation du 11 novembre, sir Pottinger annonce que les navires de commerce anglais ne pourront transporter et débarquer des marchandises dans aucun autre port que celui de Canton, ceux de Chusan, Amoy et deux autres non encore désignés, ne devant être ouverts aux importations et exportations que lorsqu'il aura été fait des tarifs.

Tout étoit tranquille à Canton; il se manifestait cependant, au sein de la population, des dispositions très hostiles contre les étrangers. Le commerce étoit dans une stagnation complète.

Il étoit arrivé à Macao, le 28 novembre, un consul général français, destiné à résider dans un des cinq ports commerciaux de la Chine.

Le navire de transport anglais *Herculanum* a fait naufrage, dans le voisinage de l'île Formosa, le 15 octobre, en se rendant de Calcutta à Canton; l'équipage a pu gagner la terre et a été fort bien accueilli par les Chinois.

Le même jour, il a été recueilli en mer une bouteille qui contenait le billet suivant :

« A bord du brick *Mary Stewart*, le 28 avril 1842.

Celui entre les mains duquel tombera ceci, verra le dernier écrit d'un malheureux capitaine.

« Nous nous engloutissons rapidement, après avoir donné, pendant la nuit, sur un rocher. Nos embarcations étant hors d'état de servir, nous attendons, à chaque instant, une mort inévitable. Si quelqu'un trouve ceci, je lui serais obligé d'annoncer la perte du navire. Je n'ai pas le temps d'en dire davantage.

R. WITSON capitaine.

— *Une étrenne Cadavérique.* — Le 14 décembre, un baril fut embarqué, à New-York, à bord du brick *Moon*, en partance pour Charleston. Il étoit adressé à la maison Gardin et Haynes d'Augusta, et recommandé à M. Martin de Charleston. Ce baril excita, nous ne savons pourquoi, les soupçons du capitaine, qui, l'ayant fait ouvrir, y trouva deux cadavres de femmes, baignés dans de l'esprit de vin. Le coroner convoqua un jury, et il fut constaté que les deux femmes, l'une blanche, âgée d'environ 24 ans, l'autre négresse, âgée de 40 ans, étoient bien et dûment mortes de maladie, et que les cadavres étoient probablement une étrenne du premier jour de l'an, envoyée par une personne inconnue à quelque carabin (1) de Géorgie.

Conflicts entre Français et Buenos Ayriens. — Nous avons, par Boston, des nouvelles de Montevideo du 20 janvier et de Fernambouc du 28 février. Le

[1] C'est le nom qu'on donne en France aux étudiants en Médecine.

17 janvier, il s'était élevé entre l'escadre française et l'escadre buéno-ayrienne qui bloque Montevideo, un conflit qui avait fait beaucoup de sensation. Il paraît qu'un balcinier se trouvant poursuivi par des chaloupes armées de la flotille buéno-ayrienne, l'officier d'une corvette de guerre française fit reconnaître ce balcinier comme français en y arborant son pavillon. Mais les chaloupes qui lui faisaient la chasse n'en tinrent compte, abordèrent le balcinier et jetèrent à l'eau le drapeau français. L'officier demanda réparation de cette insulte et alla embosser sa corvette et une goëlette française à portée de canon de la flotille buéno-ayrienne. Mais il aura probablement reçu la réparation exigée, car il revint ensuite reprendre sa première station.

— Les Montevidéens faisaient de grands préparatifs de défense, car il paraît que Rosas a persisté à ne tenir aucun compte des protestations des représentants de l'Angleterre et de la France, et que son armée triomphante marche sur Montevideo. Cette armée était arrêtée par les difficultés qu'elle éprouve à passer l'Uruguay. Un grand nombre de bateaux ont été expédiés de Buéno-Ayres pour faciliter cette opération. Le président de la République-Orientale a fixé son quartier général sur le Rio-Negro, qui est la partie la plus centrale du territoire, mais il n'existe plus aucun corps d'armée assez fort pour arrêter l'invasion buéno-ayrienne.

— Nous avons reçu par la Nouvelle-Orléans des nouvelles du Mexique assez importantes, si elles se confirment. On assurait à Vera-Cruz le 16 mars, que Santa-Anna s'était décidé à faire la paix avec le Texas, et qu'il avait envoyé un agent à Houston à cet effet. Il est peu probable que cette nouvelle se confirme, l'opiniâtreté et l'amour-propre mexicains empêchent d'y croire. Cependant il se pourrait que la résistance jusqu'à présent invincible de l'Yucatan révolté eût décidé Santa-Anna à un sacrifice qu'il repoussait lorsqu'il croyait triompher sans coup-férir des Yucatèques insurgés, et marcher de là sur le Texas avec l'aurole d'une première victoire. Rien ne prépare à la conciliation comme un espoir déçu. Quoiqu'il en soit, tout était tranquille au Mexique. De nouveaux renforts avaient été expédiés à l'armée assiégeante de Campeche, et on annonçait, d'autre part, que 111 des prisonniers texiens, dont nous avons dernièrement raconté l'évasion, avaient déjà été repris. On était à la poursuite des autres. Santa-Anna a quitté sa maison de Campagne pour aller à Mexico assister à l'adoption de la nouvelle constitution rédigée par le congrès épuré à sa façon. Quelque soit le jugement qu'on porte sur la moralité politique de Santa-Anna, il est évident qu'il y a en lui un homme d'énergie, et qu'il est le seul qui puisse faire de grandes choses au Mexique.

— Les tremblements de terre et incendies qui viennent de ruiner tant de contrées, et surtout l'apparition de la comète ont considérablement augmenté le nombre des adeptes du prophète de la fin du monde. Il n'y pas jusqu'à la grande quantité de neige qui a tombé dans ces derniers temps qui ne confirme leur croyance. Voici comment ils expliquent quelques-uns de ces phénomènes. La neige est destinée à se changer en huile, pour servir à la destruction de la terre qui aurait lieu par voie de friture, et les fidèles trouveront asile dans la comète qui vient pour les recueillir. C'est pour cela qu'ils se font des robes pour la grande ascension et qu'ils veillent, dit-on, maintenant nuit et jour.

TONY LAFRIMBOLLE.

(SUITE.)

Il fit brusquement asseoir le magister sur le gazon ; Pelloquin lui appuya le genou sur l'épaule, après quoi Nazarille tira un pélican à demi-rompu de sa poche, et sans laisser au patient le temps de se reconnaître, il le lui fourra dans la bouche.

Il saisit la dent, prend son élan, et donne un tour de main, en faisant une pirouette.

Le magister poussa un mugissement de taureau.

— Maudit instrument, dit Nazarille, la dent s'est rompue ; je n'en ai que la moitié ; mon pélican est un peu boiteux, mais si Monsieur le permet, je vais achever d'extraire.....

— Non, non, Monsieur, de grâce.....

— Dans tous les cas, reprit Nazarille, je vous enlève la moitié de votre douleur. Vous voilà grandement soulagé, et notre déjeûner largement payé, d'autant qu'en l'état où vous êtes, vous n'étiez pas capable d'y prendre grande part.

Cependant le magister tenait sa tête à deux mains, crachant le sang de ses mandibules et hors d'état de répondre.

— Quant à toi, mon cher ami, continua Nazarille, je conviens que tu n'as pas eu le loisir de te restaurer autant que moi, mais je m'engage solennellement à te donner à déjeuner au prochain village.

— Je n'ai qu'à compter là dessus, dit Pelloquin.

— Tu n'as qu'à me sommer de tenir ma promesse.

— Soit, nous verrons bien.

— Monsieur, poursuivit Nazarille en s'adressant au magister, pourriez-vous ajouter à vos honnêtetés celle de nous indiquer l'auberge la meilleure et la plus proche d'ici.

Le pauvre patient murmura tout bas, en hochant la tête, qu'ils trouveraient au bout d'une demi-lieue le village du Perthuis, où il y avait une excellente hôtellerie. Nazarille le remercia civilement.

— Sur ce, reprit-il, je suis charmé d'avoir tiré d'embarras un si galant homme ; mais vous le savez mieux que nous, on ne peut toujours se distrai-

re en des conversations agréables, et nos fonctions nous appellent ailleurs ; agréez donc nos adieux et nos regrets de vous quitter si tôt.

Le magister, toujours accroupi, put à peine leur faire un signe de tête. Nos compagnons se remirent en route.

Durant quelque temps ils gardèrent tous deux le silence. Pelloquin boudait visiblement et Nazarille semblait plongé dans ses réflexions ; enfin reprenant la parole il dit à Pelloquin :

— Tu vas te moquer de moi et je le mérite. Je t'ai interrompu par bravade dans l'histoire de Lafrimbolle. Je croyais toucher au dénouement et j'ai mis trop de précipitation, mais plus j'y songe et plus je suis curieux à présent de connaître ce qui suivit.

— Bah ! dit Pelloquin, prenant sa revanche, ce n'est qu'un conte qui ressemble à tout, tu en devineras aisément la fin.

— Je ne le crois plus, ou du moins j'en doute. Je soupçonne que je t'ai interrompu au milieu d'un incident qui a dû changer la face des choses. Je voudrais bien savoir si je ne me trompe point.

— Je ne dois point te cacher, reprit Pelloquin, que tu as précisément refusé d'entendre la complication bizarre d'où ressort principalement l'innocence du jeune Tony Lafrimbolle. Serviteur à ta pénétration.

— Ça, dit moelleusement Nazarille, tu ne veux pas conter le reste à ton ami.

— Non, dit Pelloquin, on ne t'a point trompé et tu sais les choses tout justement comme elles se sont passées.

— Ah ! reprit Nazarille avec aigreur, tu mets bien de la mauvaise grâce dans tes repréailles.

— Eh ! interrompit Pelloquin, je ne vois pas pourquoi, si cela t'intéresse, j'irais te régaler d'histoire après ton indigne et plat procédé de tout à l'heure.

— Allons, tu as bien de la peine à digérer ce méchant pâté. Ne me suis-je pas engagé à te donner à déjeuner au premier bourg ?

— Je voudrais bien savoir comment tu t'y prendras.

— Que t'importe ? pourvu que je me rende à ta sommation au prochain huchon. Le récit abrégera le chemin. Je meurs d'envie de savoir ce qui se passa dans le combat, car il dut y avoir un combat ?

— Cela pourrait bien être.

— A moins que les jeunes gens n'aient lâché pied.

— Chose encore possible.

— Mais non, je tiens pour ma première version, et tu seras cause que j'é mourrai la conscience chargée de ce jugement téméraire, qu'un membre de la respectable famille des Lafrimbolle a volé sur un grand chemin.

— Allons, j'ai pitié de toi, mais songe à ce que tu m'as promis.

— Sois tranquille, je ferai plus d'attention que toi.

— Où en étais-je resté ?

— Le bruit d'une voiture venait de se faire entendre au loin sur la route ; Scalabra crie à ses bandits d'être sur leurs gardes et les jeunes geus tenaient leur escopette en joue.....

Pelloquin reprit son récit en ces termes :

— La voiture approche, tra, tra, tra, elle passe, Scalabra donne le signal ; on tire quatre coups de feu qui ne blessent personne et seulement pour effrayer. Le postillon se jette à bas de son cheval. Scalabra court à la portière et fait descendre plus morts que vifs un vieillard et une jeune fille en bonnets de nuit.

On dégarnit lestement la voiture, on remet le postillon à cheval, on lui commande, le pistolet sur la gorge, de repartir à grand train, il ne se fait guère prier, et l'on emmène dans les rochers les paquets et les voyageurs.

La jeune fille était comme pétrifiée et le vieillard cherchait à s'arracher un reste de cheveux en déplorant d'échouer au port, comme il le disait. Les peintres rassurés par la promptitude, la facilité du coup de main et le peu de mal qui en était résulté, commençaient à prendre en goût le brigandage et se donnaient des airs de fanfarons, tout en affectant des égards chevaleresques pour les malheureux voyageurs. Mais Scalabra plein de méfiance leur cria tout à coup.

— Holà, vous n'avez pas brillé dans l'action ! Ça, vous, le plus grand, fouillez moi ce Cassandre, qu'il finisse ses jérémiades ; et vous, mon cadet, décrochez les joynux de cette infante. J'ai l'œil sur vous.

Tu te figures l'épouvante de Tony et de Tom. Ils étouffent aussitôt leur sensibilité, ils grossissent leur voix et se mettent à houspiller les voyageurs avec des juréments si effroyables que ces pauvres gens ne doutaient point qu'on n'allât les tuer sur-le-champ.

— Eh, Messieurs ! disait la jeune fille,

— Sauvez mon enfant ! murmurait le vieillard.

— Ciel ! la voix de papa, dit Tony.

— La voix d'Augustine ! reprit Tom.

Ils s'expliquèrent en un clin d'œil toutes les circonstances de cet événement prodigieux.

Ils se trouvaient justement sur la route par où leurs parents devaient passer et l'heure qu'il était se trouvait d'accord avec les calculs qu'ils avaient établis sur leur arrivée.

— Je m'en étais douté, interrompit Nazarille en cet endroit.

— Devines-tu le reste ? dit Pelloquin.

— Je n'ai garde, reprit Nazarille, continue.

Pelloquin continua :

— Le plus pressé était de rassurer le malheureux père et sa fille qui étaient fort capables de mourir de frayeur, mais l'implacable Scalabra ne perdait pas de vue ses collaborateurs.

Cependant tout en rudoyant les victimes :

— C'est moi, dit Tony tout bas à son père.

— Votre fidèle Tom, dit l'autre à Augustine.

— Mon Dieu ! dit Augustine.

— Est-il possible ! s'écria M. Lafrimbolle en laissant tomber sa tête dans ses mains.

Au milieu de tant d'émotions, la voix de ces jeunes brigands, quoique déguisée, avait déjà jeté dans l'esprit du père et de la fille, je ne sais quelles vagues et monstrueuses appréhensions. Le jour qui commençait à paraître ne leur laissa plus aucun doute leur montrant tout ce qu'ils avaient de cher dans le monde, sous les plus sales et les plus formidables guenilles de bandits qu'ils eussent rêvés.

Les jeunes gens avaient compté rassurer leurs parents en se faisant connaître ; mais tu juges de l'effroyable secousse qui ébranla l'entendement de M. Lafrimbolle ; il arrivait mécontent déjà de quelques dettes, de quelques peccadilles de ses jeunes gens et il les retrouvait voleurs de grand chemin ! C'était tomber, comme on dit, de fièvre en chaud mal.

Tom et Tony avaient beau promettre tout bas de s'expliquer, Scalabra se retournant à chaque instant avec sa mine farouche, il fallait bien démentir tout haut les choses qu'on disait tout bas.

Tony se vit dans la dure nécessité de donner d'assez rudes bourrades à son père avec quelques soufflets et quelques coups de pied. Tom le cœur navré, ne mena pas mieux sa pauvre Augustine.

En ce moment, tandis que l'autre bandit faisait le guet, Scalabra fit sauter le cadenas d'une malle de M. Lafrimbolle pour procéder au partage.

On déploya les bonnes provisions de linge du bonhomme ; on profana ses gilets de flanelle et ses bonnets de coton.

À chaque nippe tombée dans leur lot, les bandits poussaient un ricanement d'allégresse, Tom et Tony, pour renchérir, passaient l'objet par dérision sous le nez des malheureux voyageurs.

Il est certain que le plaisir de fouiller dans la garde-robe paternelle sous l'ombre d'une nécessité, l'emporta pour un instant chez eux sur tout autre sentiment. Il paraît prouvé que Tony se jeta avec une avidité mal déguisée sur un nécessaire de voyage qu'il avait longtemps convoité, et Tom ne mit point de répugnance à remplir ses poches d'une grosse part d'écus dont ses dettes et un peu de gêne au moment du départ l'avaient rendu friand.

Je veux croire que l'intention de ces jeunes gens était bonne, qu'ils ne cherchaient qu'à mettre à couvert des objets précieux, et qu'il pensaient fort bien agir en empêchant du moins de sortir de la famille ; mais M. Lafrimbolle et sa fille qui n'avaient point cette consolation n'en pouvaient croire leurs yeux, et ils levaient les mains au ciel.

Tout à coup le bandit en sentinelle remonte tout effaré : Tout est perdu, tout est découvert ! les patrouilles sont derrière lui, et il n'a point achevé ces mots, qu'on voit paraître au-dessus des rochers les paysans mêlés aux dragons.

Les bandits, rossés dans un fond, n'ont pas le temps de fuir ; la patrouille s'est divisée et se montre à la fois de tous côtés ; on échange une fusillade, on se précipite, on se mêle avec de grands cris. M. Lafrimbolle tombe à plat ventre, Tom jette ses armes, Augustine s'évanouit. On délivre aussitôt les voyageurs et l'on garotte les brigands.

M. Lafrimbolle était en piteux état, mais il retrouve des forces pour fuir le lieu de cette scène.

Le gonfalonnier prend les devants. Bientôt on entend des cris de triomphe à l'entrée du village. La fille du gonfalonnier court au-devant de son père et lui demande des nouvelles de la valise qu'on lui a volée. Il sait seulement qu'on apporte tous les bagages reconquis sur les bandits ; mais il se rappelle ce sujet qu'il y a parmi ceux-ci deux individus vêtus comme des bourgeois qui paraissent étrangers.

Il faut se souvenir ici que Scalabra et son compère portaient encore les vêtements qu'il avaient reçus des peintres en échange.

M. Lafrimbolle et sa fille arrivent à l'auberge, accablés de tant de fatigues et d'émotions diverses ; on les entoure de soins, on transporte dans leur chambre les bagages retrouvés qui portent en grosses lettres le nom de M. Lafrimbolle désormais déshonoré.

Cependant Augustine veut poursuivre l'éclaircissement de cette terrible intrigue. Elle s'informe si ces brigands sont connus dans le pays ; on lui répond qu'ils répandent depuis longtemps l'épouvante. La fille du gonfalonnier ajoute qu'ils ont pris la veille la valise de deux jeunes peintres français de Rome.

— Deux peintres français, s'écrie Augustine.

— Qui attendaient leurs parents.....

— Qui attendaient leurs parents ?

Augustine donne aussitôt leur signalement, qui s'accorde à peu près avec les indications de la fille du gonfalonnier. M. Lafrimbolle, se croyant compromis, a beau faire mille signes suppliants pour engager sa fille à se taire, Augustine n'y peut tenir, elle s'écrie :

— Ce sont eux, mon père ! ils sont innocents !

Elle raconte aussitôt comment son frère et son cousin devaient se trouver sur la route.

— Eh ! s'écrie le gonfalonnier en songeant aux gens en bourgeois qu'il a vus, on les a pris pêle-mêle avec les bandits ; mais rassurez-vous, on rendra justice à qui de droit : je vais recevoir vos parents et les traiter comme il convient.

M. Lafrimbolle, étourdi, ébranlé, ne savait plus que penser ; il disait seulement à sa fille :

— Non, il n'est pas possible ; ils m'ont donné trop de coups de poings.

Il se retira ensuite dans sa chambre pour mettre en ordre ses paquets, aussi bien que pour ne pas assister aux scènes qui allaient suivre.

Par un nouveau caprice du hasard : l'escorte qui tenait les voleurs s'était divisée et c'était justement Scalabra et son compère qu'on attendait les premiers.

Le gonfalonnier qui n'avait entendu parler que de deux voleurs n'était que mieux convaincu par ce qu'il venait d'apprendre. Il reconnaît de loin ses bourgeois, il court au devant et crie à ceux qui les tiennent :

— Doucement, Pietro, doucement, que diable, ne les rudoyez pas, lâchez ces messieurs.

On s'étonne, on se regarde.

— Lâchez, vous dis-je, vous ne savez ce que vous faites... Excusez-moi, Messieurs, je suis désolé du quiproquo...

— Il n'y a pas de quoi, reprend Scalabra, sans savoir ce dont il s'agit.

— Otez cette corde, Pietro, nous connaissons ces Messieurs..... Oui Messieurs, tout est réparé, je vous demande mille pardons. M. votre père est ici.

— Bah ! fait Scalabra effrontément.

— Votre sœur de même. Seulement on n'a pas encore retrouvé la valise, on ne sait ce que les bandits en ont fait.

— Pour la valise, dit Scalabra, ce n'est qu'un petit malheur.

La suite au prochain numéro.

TROUVÉ.

UNE SOMME

D'ARGENT

A été trouvée ces jours derniers ; celui à qui elle appartient pourra s'adresser à
M. HUDON, V. G.

À l'Evêché, pour justifier de ses droits et connaître le dépositaire de cette somme.

RECUEIL DE MUSIQUE SACRÉE.

AVIS.—LE SOUSSIGNÉ informe respectueusement les MESSIEURS DU CLERGÉ et le Public en général, qu'une LISTE DE SOUSCRIPTION est ouverte à son magasin, rue Notre-Dame, No. 114, étant agent pour ceux qui voudront s'abonner au RECUEIL DE MUSIQUE SACRÉE, consistant en *Messes, Hymnes, Psaumes, Cantiques*, etc. avec accompagnement d'Orgue ou de Piano, etc. Le tout compilé et arrangé par M. T. F. MOLT, organisiste de la Cathédrale de Québec. Les conditions données en souscrivant.

C. P. LEPROHON,

Agent.

Montréal, 9 Avril 1843.

EXERCICE TRÈS DEVOT

A

St. Antoine de Padoue

LE

THÉÂTRE

Petit Volume nouvellement imprimé avec de bons caractères, se vend à la Librairie de

THOMAS CARL,

RUE ST. PAUL, VIS-A-VIS L'HÔTEL RASCO,

Et chez les différents Libraires de cette ville.

LIVRES NOUVEAUX.

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir une belle collection de
LIVRES DE RELIGION, DROITS, MÉDECINE, LITTÉRATURE, &c &c. &c.

AUSSI,

IMAGES, CHAPELETS, MÉDAILLES, &c. &c. &c.

Il se charge à l'ordinaire de préparer des **RÉGISTRES** de Paroisses de 12 à 400 feuillets.

E. R. FABRE.

Montréal, 18 Nov., 1842.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. On s'abonne au bureau du journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces :—Six lignes et au dessous, 1re. insertion, 2s. 0d.
Chaque insertion subséquente, 1d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 0d.
Chaque insertion subséquente, 10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.
Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, FTR. DE L'EVÊCHÉ.
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET,